

# JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT :  
 Pour Roubaix : 18 fr. par an,  
 — 10 fr. pour six mois,  
 — 6 fr. pour trois mois.  
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.  
 Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,  
 A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Mercredi dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 19 Janvier.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :  
 Réceptions par l'Empereur ;  
 Nomination dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

La nouvelle de l'attentat qui a mis en péril les jours de l'Empereur et de l'Impératrice a causé dans notre ville une impression profonde. Les sentiments énergiques de réprobation contre les auteurs de ce monstrueux attentat ont été unanimes.

Aux témoignages éclatants de respectueuse sympathie pour S. M. l'Empereur et sa digne compagne ont succédé des actions de grâce envers la divine Providence qui n'a pas permis que le crime fût consommé et qu'un immense malheur vint frapper toute la France.

C'est le 16 que parvint à Roubaix la nouvelle de l'attentat dont avaient failli être victimes LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice. La Chambre consultative s'assembla aussitôt et signa, séance tenante, l'adresse suivante :

Sire,

Dieu protège encore la France. Il a déjoué un exécrable forfait : il a épargné à notre patrie la douleur de voir le bras parricide d'un de ses enfants s'armer contre son repos et son bonheur.

Pourquoi faut-il qu'un regret vienne se mêler à notre joie ? Pourquoi l'Angleterre, notre amie, notre alliée, s'obstine-t-elle à couvrir de son hospitalité les incorrigibles ennemis de l'ordre social ? Les lois s'opposent à leur expulsion, dira-t-on, mais les lois sont-elles faites pour assurer l'impunité aux assassins ?

Sire, nous bénissons la Providence pour le nouveau bienfait qu'elle nous accorde en sauvant les jours de Votre Majesté et ceux de son auguste compagne, et c'est du fond du cœur

que nous vous prions d'agréer l'humble hommage du profond et inaltérable dévouement de vos fidèles sujets.

Les membres de la Chambre consultative des arts et manufactures de Roubaix :

Roussel-Dazin, président ; Grimonprez-Bossut, vice-président ; Paul Defrenne, Delfosse, J. Pollet, C. Descat, Wattine-Bossut, L. Lefebvre, Requillart-Screpel, Eeckman, L. Screpel, A. Mimerel fils.

Le Conseil municipal de Roubaix, réuni aujourd'hui en séance extraordinaire, a voté l'adresse suivante à l'Empereur :

Sire,

Le Conseil municipal de Roubaix, fidèle interprète de la population de cette ville, vient vous exprimer la profonde indignation dont tous les cœurs ont été saisis en apprenant l'odieux attentat dirigé contre Votre Majesté et son auguste compagne.

A cette première impression a succédé le sentiment de la plus vive gratitude pour la Providence qui a miraculeusement préservé les jours si précieux à vos peuples. Mais permettez, Sire, que nous vous disions, avec cette liberté qu'autorise notre dévouement sans bornes à votre personne : Il est temps de mettre fin à ces infâmes complots qui menacent constamment l'ordre social raffermi par votre main puissante.

Conspirer contre vous, c'est s'attaquer à la gloire, à la prospérité de la France, à la paix de l'Europe. Les coupables et leurs complices doivent être mis au ban des nations civilisées.

Eh quoi ! un meurtrier vulgaire, un caissier infidèle sont soumis à la loi internationale de l'extradition, et des misérables qui érigent l'assassinat en doctrine jouiraient de l'impunité sous la protection de gouvernements qui se disent vos alliés, vos amis !... Non, Sire, cela ne peut pas être ; votre âme est assez grande pour braver le péril, la France est assez forte pour le faire cesser.

Nous sommes avec le plus profond respect,  
 De Votre Majesté,

Les très-humbles et très-fidèles sujets,  
 Les membres de l'administration et du Conseil municipal de Roubaix.  
 (Suivent les signatures).

Roubaix, 19 janvier 1858.

Les journaux de Paris, publiés ce matin, contiennent quelques détails nouveaux. Nous les reproduisons plus loin.

Voici le texte de l'adresse à Leurs Majestés que le conseil municipal de Tourcoing a votée dans sa séance du samedi soir :

Majestés,

Après avoir adressé nos ferventes actions de grâce à la divine Providence dont la protection si manifeste vient de détourner de vos têtes le danger le plus terrible, nous vous prions d'accueillir l'expression des sentiments qui animent la population de notre ville.

Nous sommes pénétrés d'horreur pour le forfait exécrable qui vient d'épouvanter la France entière, et nous espérons que vos cœurs trouveront quelque consolation dans la manifestation de la joie universelle qui a éclaté à la nouvelle du salut de nos souverains bien aimés.

Puisse le ciel épargner à notre pays des épreuves aussi cruelles et vous conserver longtemps, pour le bonheur d'un peuple qui vous admire et vous chérit.

Nous sommes avec le plus profond respect,  
 De Vos Majestés,

Les très-humbles et très-fidèles sujets,  
 Les membres de l'administration et du conseil municipal de Tourcoing,  
 (Suivent les signatures.)

M. le préfet du Nord a immédiatement donné aux conseils municipaux, qui la demandent de toutes parts, l'autorisation de se réunir pour voter une adresse à l'Empereur, à l'occasion de l'attentat infâme dirigé, le 14 au soir, contre Leurs Majestés Impériales.

M. le préfet a lui-même envoyé à l'Empereur l'adresse suivante :

« Lille, le 16 janvier 1858.

» Sire,

» L'indignation de la France, devenue par vous si grande et si prospère, et les élans de dévouement public répondent à l'infâme attentat dirigé contre Vos Majestés Impériales.

» La protection de Dieu sur l'Empereur n'a jamais été plus manifeste, et le crime odieux inspiré par la démagogie n'a fait de victimes qu'autour de vous.

» Au milieu de l'indignation profonde ressentie par ce vaste département et la France entière, quelle ne doit pas être, Sire, l'émotion des serviteurs de Votre Majesté, qui, comme votre préfet du Nord, ont si spécialement éprouvé l'effet de la faveur et de la bienveillance impériales ! Et quand le pays s'apprête à élever vers le trône ses sympathiques manifestations, l'Empereur permettra que l'expression de ma gratitude profonde, de mon dévouement et de tous mes sentiments soit particulièrement mise à ses pieds. M. le secrétaire-général de la préfecture du Nord demande à être associé à cet hommage.

» Nous sommes avec le plus profond respect,  
 Sire,

» De Votre Majesté,

» Les très-humbles et très-obéissants serviteurs et fidèles sujets,  
 » Le Préfet du Nord,  
 » Le secrétaire-général de la préfecture.

Voici l'adresse du Conseil de préfecture du Nord :

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 20 JANVIER 1858.

## UNE FEMME INCOMPRISE

(Suite et fin. — Voir le numéro du 16 Janvier).

On consulta vainement l'*Almanach du Commerce*, et madame Reverchon levait déjà vers le ciel des regards désespérés, lorsque son amie, qui conservait mieux l'usage de sa raison, fit la remarque judicieuse qu'il ne serait pas impossible de trouver l'adresse d'un homme de lettres chez son libraire. Voyez la supériorité du sang-froid sur l'enthousiasme et la passion, et combien une amie est une chose précieuse ! Elisa serra la sienne sur son cœur et fit avancer une voiture. On accourut chez le libraire de toute la vitesse de deux chevaux de sacre. Enfin l'adresse est donnée, Elisa la tient dans sa main tremblante.

Quand les deux amies rentrèrent chez elles, il était tard, et elles étaient épuisées de fatigue. Madame Reverchon essaya d'écrire, mais un trouble secret, une vague inquiétude l'en empêchèrent ; elle ne pouvait rassembler deux idées ; sa tête bouillonnait et son cœur battait avec violence. Elle fut forcée de se coucher et ne s'endormit que difficilement au milieu d'un rêve qu'elle avait commencé tout éveillée

Le lendemain matin, Elisa se leva, l'imagination encore remplie de visions poétiques, et écrivit le billet suivant :

« Monsieur,

» Une personne qui ne connaît de vous que le génie qui se révèle dans vos ouvrages, n'a pu résister au désir de vous voir et de vous entendre. Un mot de votre bouche, un regard de vos yeux jetteront dans ma vie un impérissable et délicieux souvenir. Mon âme en sera pénétrée de reconnaissance, comme elle l'est déjà de l'admiration la plus vive.

» Je ne sortirai pas de chez moi aujourd'hui. En traçant ce billet singulier, la main d'Elisa tremblait si fort qu'elle crut ne pouvoir achever. La démarche qu'elle faisait lui apparaissait alors sous son véritable jour. Jusque là elle en avait mal calculé toute la portée. Ces lignes qui, de la part d'une personne moins excentrique, auraient eu une bien plus grave signification, ne cachaient cependant aucune arrière-pensée et n'exprimaient véritablement que ce qu'elles disaient si explicitement. Ce crime était aussi loin de l'âme de madame Reverchon que la raison et la convenance de son caractère et de ses paroles. Elle hésita longtemps ; mais ramenée enfin par le témoignage de sa conscience et le sophisme de son esprit, elle plia le fatal billet et le fit jeter à la poste.

Quand il reçut cette lettre, M. V... était dans son cabinet et mettait la dernière main à un ouvrage déjà annoncé par tous les journaux, et impatientement attendu par son libraire. Il venait de trouver enfin la queue d'une maudite strophe après laquelle son imagination courait depuis longtemps, lorsqu'en abaissant sur son manuscrit des yeux tout rayonnants de plaisir, il aperçut le billet malencontreux que le domes-

tique avait, selon son habitude, déposé silencieusement sur le bureau.

La fatale suscription fit sur le cerveau du pauvre poète l'effet d'un coup de baguette enchantée ; la bienheureuse strophe s'envola tout à coup comme un rêve. M. V..., désespéré, prit la lettre avec humeur et rompit le cachet comme s'il eût voulu la mettre en pièces. Cependant, à la vue de la signature, sa figure se dérida sensiblement, et quand il eut achevé sa lecture, un sourire involontaire se dessinait sur ses lèvres. Quel est l'homme, jeune encore, quelque habitué qu'il soit à des faveurs plus douces même que celles de la gloire et de la fortune, qui ne s'émeuve à la pensée d'une intrigue d'amour, qui ne soit sensible à l'hommage d'une femme, et ne se préoccupe vivement d'une première et mystérieuse entrevue ? Après un de ces petits mouvements de faiblesse dont les grands hommes eux-mêmes ne sont pas toujours exempts, M. V... se livra à des réflexions très-fâcheuses pour le bonheur qu'il avait entrevu, et, il faut le dire, très-peu honorables pour l'auteur de la missive poético-sentimentale. Il se demandait tout bas ce que pouvait être une femme qui faisait si bon marché de sa signature et de son adresse. Il trouvait que ce poulet avait un parfum de saint-simonisme fort peu agréable. Et puis, par un brusque et habile revirement de logique, il renversait son premier raisonnement et se disait en lui-même que c'étaient précisément ces circonstances, défavorables au premier coup-d'œil, qui établissaient l'étendue et la réalité de son bonheur, en témoignant de la moralité de l'auteur de la lettre. Il n'y avait, en effet, qu'une femme sans expérience qui fût capable d'une telle légèreté, ou... qu'une folle. S'arrêtant à cette

dernière supposition comme à la plus vraisemblable, et voulant se laisser, d'ailleurs, le temps de réfléchir à son aise, sans violer les lois de la politesse et les égards dus au malheur, il prit la plume et s'excusa, sur le prétexte banal d'une indisposition peu grave, de ne pouvoir se rendre immédiatement à un désir si flatteur pour lui. Après avoir ainsi prononcé l'ajournement de la discussion qu'il venait d'engager en lui-même, M. V... se remit avec une nouvelle ardeur à rechercher dans les coins de son cerveau les vers infidèles que l'indiscrète apparition de la lettre y avait si soudainement éparpillés.

Madame Reverchon fut d'autant plus fâchée de ce contretemps que la réponse de M. V..., n'indiquait pas le jour de la visite qu'il annonçait. Le lendemain cependant, vers le milieu du jour, un étranger se présenta chez elle. C'était un homme d'une trentaine d'années, de moyenne taille, un peu gros, simplement mis, le front haut, la figure pleine et fortement dessinée. En ce moment madame Reverchon attendait, avec son amie, la réponse à une seconde lettre toute remplie d'inquiétude sur la santé du grand poète. A la vue de l'étranger elle s'avança vivement vers lui dans la continuelle préoccupation de ses folles idées et sans réfléchir à ce que ce mouvement avait d'inconvenant et de ridicule.

— Ah ! monsieur, lui dit-elle, serait-il plus malade qu'il ne le croit ou qu'il ne l'avoue ? Dites-moi qu'il n'y a pas de danger pour lui, et que nous jouirons encore longtemps d'un si admirable talent.

L'étranger la regarda avec étonnement, persuadé qu'il avait à faire à une folle, et lui répondit en souriant :

— Je suis heureux, madame, de pouvoir vous rassurer complètement à cet égard ; l'indispo-